LE COUP DE BILL'ART DU *SOIR*

Bette Davis et les jumelles

Par Kader Bakou

Bette Davis a joué deux fois le double rôle de deux sœurs jumelles. La première fois, c'est dans le film *La voleuse* (*A Stofen life*) de Curtis Bernhardt (1946). L'actrice américaine, dans ce film, incarne les personnages de deux sœurs jumelles Kate et Patricia Bosworth, l'une bonne et douce, l'autre méchante et diabolique. Les deux convoitent le bel ingénieur Bill Emerson. Les faveurs du jeune homme vont vers l'une des deux sœurs. C'est elle qui meurt accidentellement par noyade. L'autre se fait passer pour elle.

Une vingtaine d'années plus tard, en 1964, Bette Davis incarne encore une fois deux sœurs jumelles dans le film *La mort frappe trois fois* (Dead Ringer) de Paul Henreid.

Dans ce deuxième film, elle interprète le rôle de deux sœurs jumelles, la pauvre Edith et la riche Maggie. Edith met au point un plan diabolique. Elle tue froidement sa sœur, fait croire à sa propre mort (par suicide), et prend possession de l'héritage. Elle tient son rôle avec plus ou mois d'aplomb. Le policier chargé de l'enquête commence à soupçonner un meurtre. Le policier est un amoureux d'Edith. Avec le temps, il découvre qu'il y a eu effectivement assassinat et il vient pour arrêter celle qu'il croyait être la riche Maggie coupable d'avoir assassiné sa pauvre sœur Edith.

Il ne reste à Edith qu'à avouer sa véritable identité au policier amoureux d'elle et qui va certainement la couvrir en ne divulguant pas le résultat de son enquête. Le policier, avec un mépris certain, lui répond qu'il ne croit pas un mot de ce qu'elle dit et qu'il ne se laisse pas avoir par cette «tentative désespérée» qu'elle avait trouvée pour essayer de se tirer d'affaire. «La pauvre Edith est un ange : elle est incapable de faire une chose pareille», lui répond-il, indigné.

Le policier est venu pour arrêter la meurtrière. Il est soucieux.

«Vous m'aviez dit que vous êtes Edith…», lui rappelle-t-il, seul avec elle. «C'était un mensonge et une tentative désespérée. Elle est incapable de faire une chose pareille», lui répond Edith.

Edith, finalement, a accepté de se faire condamner sous l'identité de Maggie pour l'assassinat de sa sœur jumelle Edith. Mais dans le cœur de celui qui l'aime, elle est restée un «ange».

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

En librairie

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

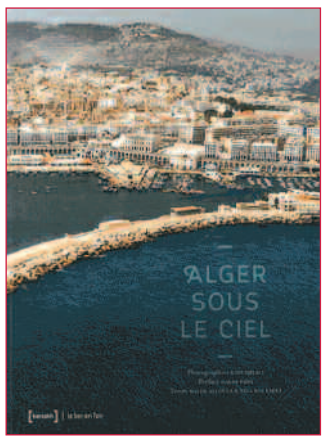
PUBLICATION

Alger : une aventure aérienne

Plus qu'un livre de photos – stupéfiantes, déconcertantes –, Alger sous le ciel, coédité par Barzakh et Le bec en l'air, relate l'histoire d'un voyage. Voyage dans la genèse d'un projet d'aménagement d'un territoire. Voyage dans la mémoire sensorielle d'un lieu, à travers l'évocation poétique de cette ville, sous les plumes croisées de Malek Alloula et de Nina Bouraoui.

Lorsqu'en 2006, l'architecte urbaniste Halim Faïdi entreprend une consultation en vue d'un projet d'aménagement de la baie d'Alger, il confie au photographe Kays Djilali le soin de réaliser un photoreportage. Plus tard, naîtra l'idée d'en faire un livre. Cette «aventure aérienne», Halim Faïdi la retrace brièvement dans sa préface comme une fascinante entreprise émaillée d'anecdotes. On y lira comment le président Chavez aura bien involontairement manqué faire capoter le projet. Le préfacier nous livre ses émotions, ses sensations et sa lecture personnelle d'une ville découverte à hauteur d'hélicoptère. La mémoire des sens –effluves de jasmin, air iodé du port –rencontre celle des noms qui renvoient à l'histoire récente de la guerre de libération. A cet égard, on constate combien, vue du ciel, Alger coloniale demeure incrustée dans le tracé urbain : «Rectitude des percées coloniales (…) directes, militaires et froides, elles fracturent, divisent à dessein…» Et soudain, paradoxalement, le choc : «Quel chaos a bien pu ordonner ce magma incompréhensible de constructions et de vides ?» L'ouvrage opte pour une présentation de la vue aérienne d'Alger sous trois angles : le littoral, le centre et les hauteurs, les périphéries. Là, La Casbah semble ruinée par un cataclysme, et pourtant elle demeure cohérente dans sa confusion. Ici Bab El-Oued, construction cubiste entre front de mer, jardins et carrière. Ronds-points reliant des lignes de fuite tel un tableau de Kandinsky. Oasis de verdure au milieu de nulle part, etc. Alger apparaît dans toute sa richesse et sa diversité. Si la photo dispose de son génie propre — pour reprendre une notion chère à Roland Barthes — les textes d'auteurs intensifient et déculpent l'émotion suscitée par l'image.

A travers la photo, le poète donne à voir sa propre intériorité. Il existe un rapport triangulaire entre la photo d'Alger, l'écrivain qui la regarde et le lecteur qui les observe l'une et l'autre. On ne sait plus, du langage ou de la photo lequel aurait préexisté. La communion est parfaite. L'approche de Malek Alloula, entre rêve et mémoire, entre le «je» et le «il», puise dans l'enfance. Un train raté à destination d'Alger, un songe de vol nocturne et de «conquête pacifique», et la notion charnelle d'appartenance à un lieu prend forme. Le petit Oranais s'exerce aux mérites comparés d'«Oran, ''la très belle'' dont les nuits et les jours sont des fêtes», et d'Alger lointaine et méconnue toute nimbée de désir entravé. Au bout d'une longue attente — il a alors 28 ans — lle s'offre dans un corps-à-corps amoureux, «un subtil et incomparable coup de foudre». Alger, avoue-t-il, lui «était littéralement rentré dedans». Dans cette quête amoureuse, la photo tient une place particulière, puisque, dans l'imaginaire du poète, elle renvoie à son contraire. La première vision de la mort chez un enfant qui découvre dans un livre caché les illustrations représentant, vues du ciel, des villes allemandes bombardées : champs de ruines, immeubles éviscérés, amoncellement des corps. L'expérience photographique a dès lors, pour Malek Alloula, un rapport direct avec la mort. Autre sensibilité, autre approche, Nina Bouraoui, dans un texte intitulé *Le corps géographique,* se confond et se fond à la ville où elle est née, où elle a grandi. A l'image d'Alger, elle se définit dans la gémellité, «ville du double : la pierre et l'eau». Rien ne s'oppose, tout se complète, tout s'unit. Là encore, la mémoire joue ce rôle catalyseur qui fait que quel que soit l'endroit où elle se trouve, l'auteure porte en elle ce «terreau des mots», cette terre d'Alger qui la constitue. Ce livre pourrait être une sorte de palimpseste sur lequel chacun réécrirait à sa façon son amour pour Alger vivifié par une vision qui en redessine les contours.



Marie-Joëlle Rupp

Alger sous le ciel, photos de Kays Djilali, préface d'Halim Faïdi, textes de Malek Alloula et Nina Bouraoui, Ed. Barzakh et Le Bec en l'air, 2013.

Actucult

THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN MAHIEDDINE-BACHTARZI (ALGER)
Jeudi 3 avril à 19h : Monologue *Le Dernier Candidat* de l'association Fen wa qalam. Mise en scène : Ahmed Lagoune. Interprétation : Kamel Bouakaz.

CENTRE DES CONVENTIONS D'ORAN (HÔTEL LE MÉRIDIEN, ORAN)
Vendredi 4 avril : A 15h : Conférence du professeur Toufik Benghabrit intitulée «Tlemcen, lieu d'écriture des discours poétiques et des musiques anciennes». **A 19h :** l'Union des jeunes Algériens organise un concert de Lila Borsali à l'auditorium. Entrée gratuite sur invitation.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER- CENTRE)
Vendredi 4 avril à 10h : Pièce théâtrale *Rafiqo* de l'association El Massrah el saghir de Blida. Texte et mise en scène de Madjid Nehhab.

SALLE ATLAS (BAB EL-OUED, ALGER)
Vendredi 4 avril à 15h : Pièce théâtrale de l'association Masrah el red d'Alger. Mise en scène de Ben Hafid Aït El Hadj, durée 55 minutes, destinée aux enfants entre 6 et 12 ans.

COMPLEXE CULTUREL ABDELOUAHEB-SALIM (CHENOUA, TIPASA)
Vendredi 4 avril à 15h : Pièce théâtrale *El ilm wa ennour* de l'association Adeb wa fen de Aïn Timouchent. Mise en scène de Ghermoul Ahmed, durée 45 min.

CENTRE CULTUREL OUED KORICHE (ALGER)
Jeudi 3 avril à 20h : Soirée chaâbi, animée par les artistes Mehdi Tamache et Hakim El Ankis.

PUBLICITÉ